Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 38

Artikel: Naïveté
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-178919

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

brune, dont il l'enveloppait, et puis, le soir, à la veillée, il faisait en sorte que toujours elle eût la meilleure place devant l'âtre ou près de la lampe fumeuse, et quand, chaque fois qu'arrivait son tour, à lui, de conter une histoire, c'était une histoire d'amour; et toujours, en la disant, il regardait la jeune fille; mais elle ne comprenait pas ce regard et n'y répondait point; elle était, avec Pierre, douce et serviable, mais elle l'était pour tous.

Un jour, l'hiver étant déjà passé, elle eut pitié, en le voyant revenir de son travail, le visage trempé de sueur et la tête brûlée par les perfides rayons d'un soleil d'avril; le pauvre garçon ne possédait pas de chapeau! alors elle se mit à l'ouvrage et lui en fit un avec de la grosse paille qu'elle tressa et assembla elle-même. Pierre la regardait faire, avec un indicible bonheur. Certes, la première fois qu'il eut son chapeau, pour aller à la ville, il tenait la tête plus fière et plus haute que si elle eût porté une couronne. Mais une cruelle déception suivit de près ce triomphe; une catastrophe l'atteignit, car il se fit une déchirure à son unique pantalon; il était d'une absolue nécessité qu'il fût raccommodé de suite. Ce fut encore l'obligeante Claudine, qui, de ses mains brunes et calleuses, ajusta l'indispensable pièce! Ce jour-là, Pierre fut plus gai, plus joyeux que les autres jours; il lui poussa un peu de hardiesse dans le cœur. Etant seul, avec la bonne grand'mère, qui s'était mise à l'aimer comme son propre fils, il se décida à aborder la grande question de ses amours, à lui dire toute l'envie qu'il avait de voir Claudine devenir sa femme! Comme la plupart des manouvriers, il n'apportait que ses bras pour dot, mais ses bras étaient forts, vigoureux, habitués au travail; la dot n'était pas mauvaise. La vieille femme lui répondit : « Pierre, tu es un brave garçon et bon ouvrier; je t'aime comme on aime son enfant; j'accueille ta recherche : parle à Claudine. » Alors, quand celle-ci revint, il alla au-devant d'elle, lui dit qu'il l'aimait, qu'il saurait par son travail gagner leur vie à tous deux, et qu'il aurait grand soin de la vieille grand'mère. Mais elle ne répondait pas. On pouvait la deviner préoccupée d'une pensée mesquine. Il lui prit la main et lui dit simplement : « Claudine, voulez-vous être ma femme? » Alors la jeune fille le regarda, étonnée, sans qu'on pût rien lire dans son regard, et lui dit : Qui me donnera mon habit de noce? » Pierre pencha la tête, soupira, retourna ses deux poches et n'y trouva rien... RIEN que TROIS FRANCS, fruit de ongues et pénibles épargnes. — « Non, lui dit Claudine, je n'épouserai jamais un homme qui ne peut me donner un habit neuf pour mes noces. » Et le pauvre Pierre, muet, affligé, presque honteux, ne soupa pas, ne parut pas à la veillée, et alla plus tôt que de coutume s'étendre sur son mauvais lit, où il ne devait pas, ce soir-là, trouver le sommeil. Depuis ce jour il devint sérieux et grave; on ne l'entendait plus, ni rire, ni chanter; mais il restait là, et il continuait à regarder, à aimer la jeune fille!

Peu de temps après, un de leurs voisins, un peu vieux, un peu laid, vint demander Claudine pour épouse; sa demande était accompagnée d'un beau DESHABILLÉ [1] en indienne rose, et d'un bonnet tout en dentelles! La jeune fille accepta donc sans hésiter, et le PRÉSENT, et le FUTUR; et la grand'mère jeta sur Pierre un long regard de regret.

Le brave garçon resta confus et terrifié, mais aucun reproche, aucune plainte ne sortit de ses lèvres. Le lendemain, avant le lever du jour, il avait disparu. Il reprenait en toute hâte le chemin de ses montagnes.

On trouva sur son lit le chapeau tressé par Claudine, et L'INDISPENSABLE pièce, soigneusement décousue.

Le jeune Auvergnat, qui emportait tout son amour, n'avait voulu d'elle aucun autre souvenir!

(Journal de Trévoux). MAXIME.

La scène se passe à table d'hôte.

— Milord, voulez-vous des pois?

— Oh yes! je vais servir moâ.

Et l'anglais sert milady, puis verse le reste du plat sur son assiette.

— Vous n'êtes pas le seul à aimer les pois, monsieur, lui dit un voisin; je les aime aussi.

— Aôh! pas autant que moâ, répond l'Anglais.

[1] Mot local employé pour robe.

Naïveté.

La Terreur, Franche-Montagne,
(Deux grenadiers de Champagne),
Se disputaient fort chaudement
Sur un grand point de grammaire,
Prêts, à coups de cimeterre,
D'appuyer leur sentiment . . . . .
Le caporal *La Pivoine*,
Par grand bonheur arriva;
Il fût pris pour juge idoine,
Et du fait il s'informa.
L'un disait, qu'en beau langage,
Il fallait dire : *j'avions;*
L'autre, que le bel usage
Etait de dire : *j'avons* . . . . .
Paix! dit le juge, vous n'êtes,
L'un et l'autre, que des bêtes . . . . .
En bon français, l'on dit : *j'ons.*

Le grand œuvre de la révision était accompli, le nouveau gouvernement installé. Un des principaux meneurs politiques du moment s'adresse à un conseiller d'Etat X. et lui recommande chaudement un de ses amis pour une préfecture. Le magistrat, peu édifié sur le compte du personnage en question, ne semblait nullement disposé à accueillir cette recommandation; il mettait au contraire beaucoup de vivacité dans l'énumération des motifs de son refus.

— Bah! bah! disait le solliciteur, tout cela peut être vrai, je sais très-bien qu'il a quelques défauts, mais il est si bon enfant!...

— Bon enfant! bon enfant, tant que vous voudrez, répliqua le conseiller, Cadet-Roussel aussi était bon enfant, et cependant il n'a jamais été préfet.

Un monsieur de la rue de Bourg était très charitable. Sa femme ne le lui cédait en rien. Leur générosité était si connue que les gamins disaient tout bas en les voyant : « En v'la deux qui ne les attachent pas.... »

Une vieille et rusée commère de Martheray connaissant cela, guettait tous les matins la sortie du couple charitable, qui allait à la promenade, et le poursuivait quelquefois jusqu'en *Georgette* de ses importunités plus plus ou moins ingénieuses.

— Ah! monsieur, que le bon Dieu est bon! Je suis sûr qu'il vous destine avec madame à l'accomplissement du beau rêve que j'ai fait cette nuit.

Le rentier de la rue de Bourg faisait mille efforts pour échapper à ces sornettes intéressées.

La vieille persistait.

— Ah! monsieur, j'ai rêvé que vous me faisiez délivrer un cent de fagots et une livre de café, et que madame, que Dieu conserve, y ajoutait une robe de laine.

— Allez au diable! vieille sorcière; vous savez bien que les rêves sont l'inverse de la vérité.

— Ah! merci! merci, monsieur; alors c'est vous qui me donnerez la robe de laine, et c'est madame qui me fera délivrer les fagots et le café.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN, PLACE DE LA PALUD, 21.